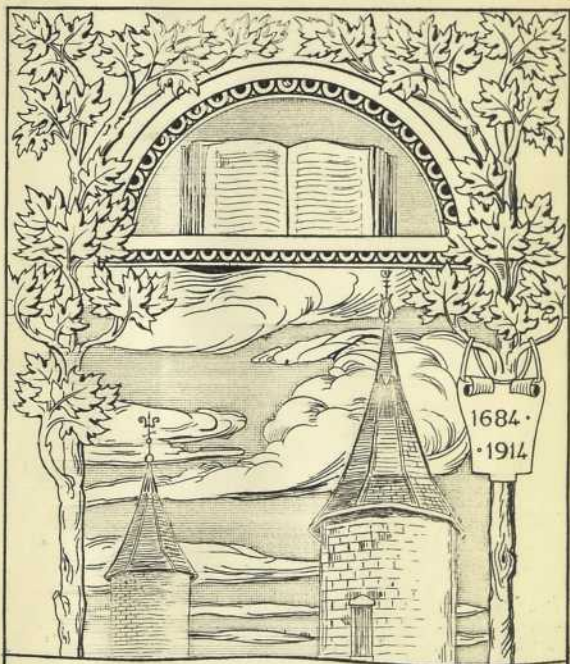




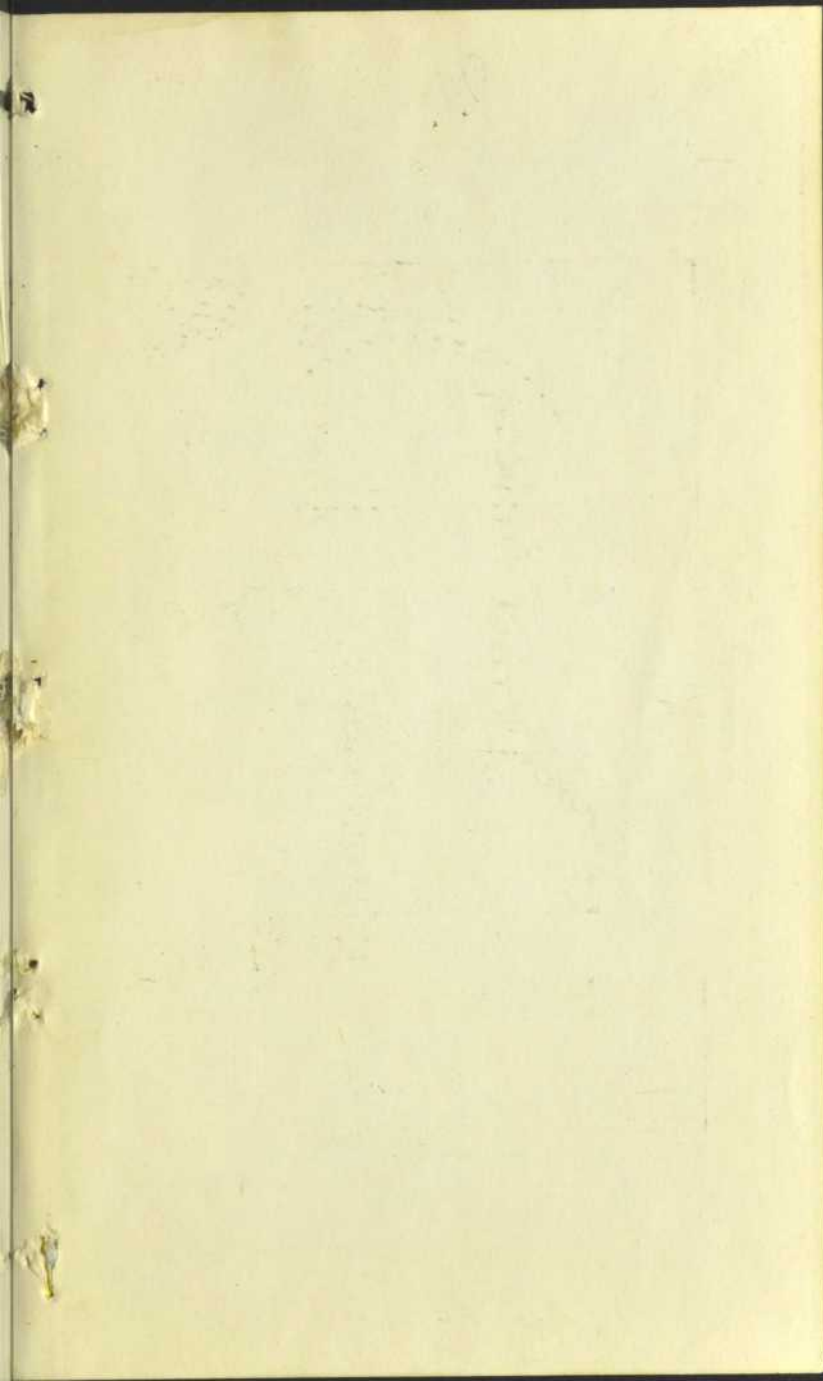
.209714  
3pr  
0

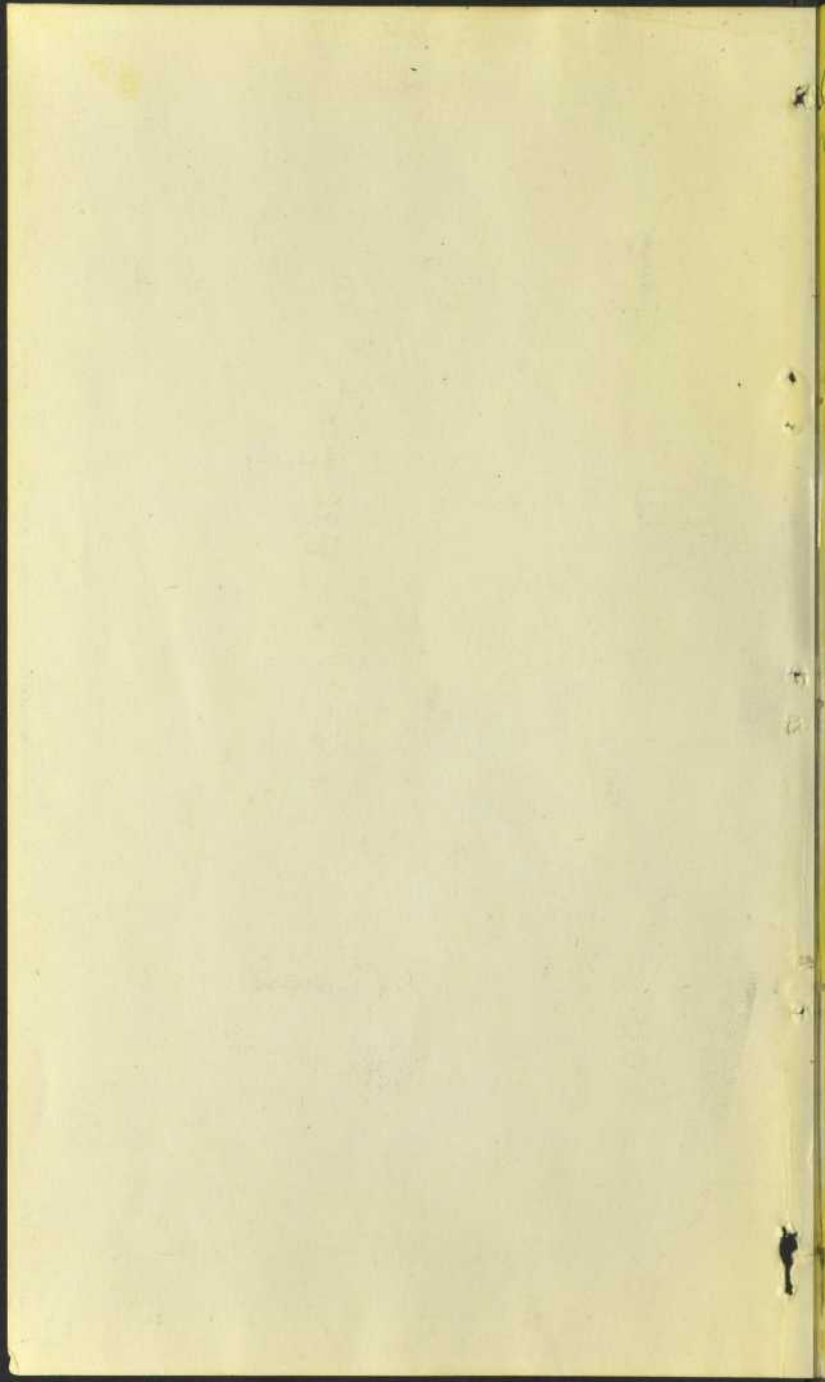


 BIBLIOTHEQUE   
SAINT-SULPICE MONTREAL



v. 5





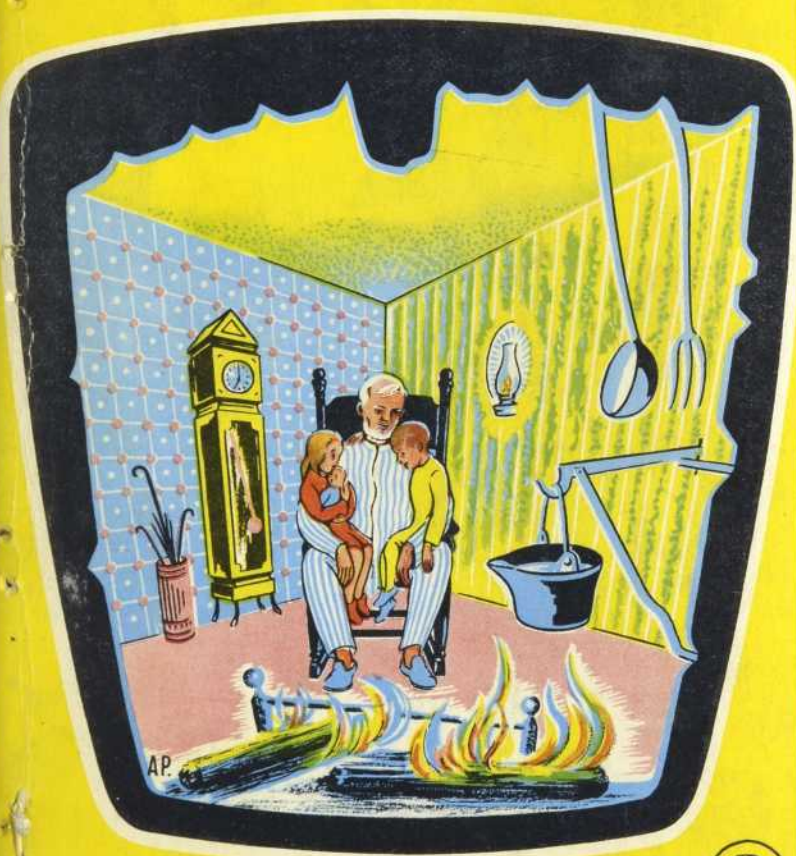
8843.99  
0767 ch  
3

Les Contes du  
**Grand-Père Sept-Heures**

# La Princesse du Tombozo

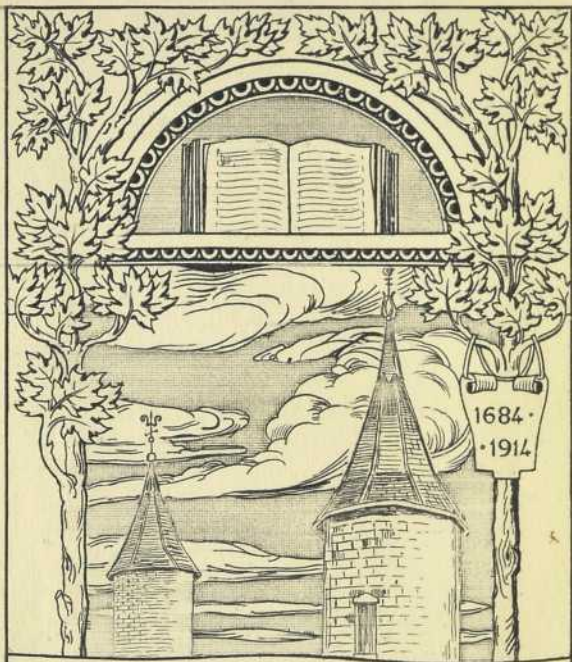
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



CHANTECLER

3



BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

~~S 843.99~~  
~~C 767 ch~~

N. 3

LA PRINCESSE DU TOMBOSO

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SAUVEUR

A MORENCY RIOUX

*mon petit-fils*

PZ

24.1

B3 Pr

15

MONTOUR  
1014-11-1948

B. Q. R.  
NO. 2745

# La Princesse du Tomboso

•

Une fois c'était un roi. Ce roi avait trois fils qui mangaient tous ses biens. Avant de mourir, à bout d'âge, il les fit venir à son chevet et leur dit :

— Mes enfants, tout ce qu'il me reste à vous donner, à ma mort, est un vieux bol vide. Après mon enterrement, vous le trouverez dans l'écurie, derrière la porte. Prenez-le, secouez-le, chacun à votre tour. Ce qui en tombera sera votre héritage.

On tient, d'ordinaire, un défunt sur les planches deux fois vingt-quatre heures, mais les fils du roi ont si hâte de voir le contenu du bol que — holà, le bonhomme ! — ils l'enterrent aussitôt et, de retour, ils courent à l'écurie chercher leur héritage.

L'aîné prend le bol, le secoue. En tombe une bourse. Et sur la bourse est écrit : « Chaque fois que, dedans, tu mettras la main, tu tireras cent écus. » Il met la main

• 3 •

148006

dans la bourse, la retire avec cent écus, gling, gling, glang ! et la bourse reste pleine.

— Bien, dit-il, ma fortune est faite.

Le deuxième frère prend le bol, à son tour, le secoue. En tombe un cornet. Sur le cornet est écrit : « Souffle dans un bout : cent mille hommes à tes ordres ; dans l'autre bout, plus rien ! » Il souffle dans le cornet. En sortent cent mille hommes. Souffle par l'autre bout. Rien !

— Bien, se dit-il, me voici puissant général. Ma fortune est faite.

Petit-Jean, à son tour, secoue le bol. En tombe une ceinture. Sur la ceinture est écrit : « Mettez la ceinture. Souhaitez d'être où vous voudrez ; aussitôt vous y serez transporté » Il met sur lui la ceinture et souhaite être dans le château. Il est transporté au château. Il souhaite être de retour à l'écurie. Le voilà de nouveau à l'écurie.

— Bien, se dit-il, je vas voyager à bon marché.

Les trois princes ont entendu parler de la princesse du Tombozo aussi belle qu'un astre. Petit-Jean dit :

— Avec ma ceinture, rien de plus facile que d'aller voir la princesse.

Ses frères répondent :

— Garde-t'en bien, elle te jouerait quelque tour.

— Mes frères, ne craignez rien.

— Les valets ne te laisseront pas même entrer au château.

— Je souhaiterai de me trouver dans la chambre de la princesse. Aussitôt, j'y serai.

Petit-Jean met sa ceinture et souhaite de se trouver chez la princesse.

La princesse, à la vue d'un homme dans sa chambre, lance un cri.

— Rassurez-vous, belle princesse !

Elle perd connaissance. Il la soutient dans ses bras, ce qui n'est pas sans le ravir. Jamais il n'avait vu pareille beauté.

Revenant à elle, la princesse lui demande :

— Êtes-vous un homme de la terre ou un ange du ciel ?

— Princesse, je suis un homme de la terre.

— Par quelle aventure êtes-vous tombé dans ma chambre ? La porte et les fenêtres en sont fermées.

— Princesse, ce n'est qu'une bagatelle pour moi. J'ai sur moi une petite ceinture

merveilleuse. J'ai souhaité d'être ici, elle m'y a transporté.

— Ah ! répond-elle, c'est impossible.

— Belle princesse, il vous reste quelque chose à apprendre.

Il souhaite se retrouver dans la cour du château, sous les fenêtres de la princesse. Le voilà dans la cour. La princesse aperçoit Petit-Jean par la fenêtre. Il souhaite de revenir dans la chambre de la princesse et surprend la princesse au pied du lit. Il souhaite d'aller dans la chambre voisine et le voilà disparu. Il souhaite de revenir dans la chambre et l'y voici revenu. Elle en reste pâmée.

— Quel est votre nom ? lui demande-t-elle.

— Petit-Jean, répond-il.

— Petit-Jean, vous devez être le plus fin menteur de la terre.

— Princesse je vous ai dit la pure vérité.

— Si c'est la vérité pour vous, serait-ce la vérité pour moi ?

— Oui princesse.

— Donnez-m'en la preuve : montrez-moi la ceinture.

Petit-Jean lui montre sa ceinture.

— Prêtez-la moi, Petit-Jean !

— Pour ça, non !

— Ah ! mon Petit-Jean, supplie-t-elle, en tendant les bras vers lui.

Elle est si belle que Petit-Jean oublie ses résolutions, détache sa ceinture et la lui prête.

La princesse passe la ceinture autour d'elle et dit :

— Je me souhaite chez mon père.

Tombée dans la chambre du roi son père, elle s'écrie :

— Mon père, il y a un scélérat, dans ma chambre.

Le roi envoie sa garde de quarante hommes, qui saisissent Petit-Jean au collet et le rouent de coups. Sitôt qu'on le croit sept fois mort, on le jette en bas par la fenêtre ouverte. Il tombe au bord de la route et reste étendu là, sans connaissance, trois jours et trois nuits. Il se dit, en revenant à lui :

— Retourner à mes frères, vaut mieux ne pas y penser, ils m'achèveraient !

La faim le poussant, il pense :

— Mourir ici ou mourir là, ça revient au même.

Le voyant rentrer, un soir, pas trop gail-  
lard, ils sortent à la porte du château, cha-  
cun un bâton à la main, et frappent la terre.  
Ils lui font signe que s'il approche, il est  
fini. Mais il est si découragé qu'il n'en fait  
aucun cas; il entre quand même au châ-  
teau, pendant que ses frères l'accablent de  
reproches et le menacent de l'enfermer dans  
une tour pour le reste de sa vie.

— Passe là, sous l'escalier, lui dit l'aîné.  
Nous ne voulons plus te parler.

Ils ne lui donnent, pendant un mois, que  
du pain et de l'eau. Mais aussitôt que  
Petit-Jean en a la chance, il dit à son frère  
qui a la bourse:

— Si tu voulais me prêter ta bourse,  
j'irais racheter ma ceinture.

— Tu fais mieux de ne pas me parler de  
ma bourse, après avoir fait voler ta ceinture.

— Voici comment je vas m'y prendre.  
Arrivé au château de la princesse, je deman-  
derai à lui parler. Si on veut savoir pour-  
quoi, j'annoncerai que c'est pour racheter  
ma ceinture. Si on répond qu'il n'y a pas  
de prix pour une ceinture pareille, je met-  
trai la main dans la bourse, et zling ! je ferai  
rouler cent écus par terre. On me dira que

je n'en ai pas assez pour racheter la ceinture, mais je déclarerai que je puis en emplir la chambre de la princesse. On finira bien par me croire.

Sa proposition a tant de bon sens que son frère finit par céder. Mais il l'avertit :

— Si tu te fais voler la bourse, tu perdras la vie !

Petit-Jean prend la bourse et va au château de la princesse du Tomboso, frappe à sa porte et demande à lui parler. Quand elle apprend que c'est encore Petit-Jean, elle le fait monter à sa chambre.

— Ah ! bonjour, Petit-Jean ! Que me voulez-vous, aujourd'hui ?

— Belle princesse, je suis venu racheter ma ceinture.

— Mais vous vous trompez. Il n'y a pas ici de ceinture qui vous appartienne.

— Princesse, je vous la paierai bien.

— Un petit gars comme vous n'a pas assez d'argent pour acheter une ceinture de ce prix.

— Je puis emplir votre chambre d'écus sonnants.

— Vous vous vantez. Mon père lui-

même n'a pas assez d'écus pour couvrir ce plancher.

— Remplir votre chambre d'écus est pour moi bagatelle.

— Toujours pareil, Petit-Jean ! Pas moyen de croire un mot de ce que vous dites.

— Vous allez voir. J'ai, dans mon gousset, une petite bourse. Je mets la main dedans, je la retire. En sortent cent écus. J'y mets la main, cent autres écus.

Il sort la bourse, met la main dedans, la retire, gling, gling, glang ! Cent beaux écus roulent sur le plancher.

— Sûrement je vas vous remettre la ceinture, en échange de la bourse. Mais comment savoir si elle continuera à donner des écus ?

— Elle le ferait pour tout le monde.

— Que je suis curieuse ! dit-elle, ouvrant ses bras vers Petit-Jean, comme pour l'embrasser.

La princesse est si belle qu'il oublie sa résolution et lui remet la bourse.

Comme elle porte encore la ceinture, elle souhaite aussitôt d'être dans la chambre de son père et s'écrie :

— Vite, mon père, le scélérat est encore dans ma chambre pour m'insulter.

Les valets du roi prennent mon Petit-Jean, le battent jusqu'à la mort, et le jettent par la fenêtre dans la rue. Sept jours, il reste là, au bord du chemin. A la fin, il reprend connaissance.

— Cette fois, c'est le bout, pense-t-il. Si je retourne à mes frères, ils me mettront à mort.

Mais la faim le poussant, il reprend la route du château.

Ses frères sont depuis plusieurs jours au guet. Ils le voient revenir bien piteux et tout couvert de boue. Ils lui font signe que, s'il ose approcher, cent coups l'attendent. Il approche quand même. Ils lui donnent une volée de coups et l'enferment sous l'escalier, avec un os à ronger et une cruche d'eau à boire.

— Quand tu n'auras plus rien à boire et à manger, tu t'en passeras.

Après un mois, il dit à son frère qui a le cornet. J'irai à la conquête de la ceinture et de la bourse.

— Donner mon cornet à un innocent

comme toi ! Tu irais le faire voler comme la ceinture et la bourse.

— Mon plan a du bon sens. Cette fois, je n'entrerai pas dans la chambre de la princesse; elle ne pourra donc pas voler le cornet. Mais j'attendrai aux portes de la ville que le roi et la princesse se promènent en carrosse. Là, je saisirai la bride des chevaux et je commanderai à la princesse de me remettre la ceinture et la bourse. Sinon, j'assiégerai la ville avec mon armée et je la mettrai à feu et à sang.

Son frère est si satisfait de cette proposition qu'il lui prête son cornet, et Petit-Jean se remet en route. Le lendemain matin, quand le roi et la princesse sortent en carrosse de la ville, il va à leur rencontre et souffle dans son cornet. Voilà cent mille hommes à ses ordres.

— Général, qu'ordonnez-vous ?

— Mes soldats, assiégez la ville !

Le roi est bien surpris de voir tant de soldats, et la princesse n'en revenait pas, quand Petit-Jean, tenant par la bride les chevaux du carrosse, lui dit :

— Princesse, si vous ne me remettez pas mes biens, je vous passe au fil de l'épée.

— Grand Dieu ! répond-elle, ce n'est pas une farce ! Sûrement que je vais tout vous remettre. Mais, brave général, où avez-vous engagé tant de soldats ?

— Princesse, rassembler cette armée n'est qu'une bagatelle pour moi.

— Bagatelle ou non, il faut bien s'y prendre de quelque manière.

— J'ai, dans ma poche, un petit cornet. Souffle dans un bout : cent mille hommes. Souffle dans l'autre : plus un seul.

— Un tel pouvoir dans un cornet est impossible. Pour un menteur, Petit-Jean, on n'a jamais vu votre pareil.

Petit-Jean souffle dans un bout du cornet : rien. Souffle dans l'autre : cent mille soldats.

— Arrêtez ! dit la princesse. Je vas vous remettre ce qui vous appartient. Mais avant, dites-moi, ce cornet n'obéit-il qu'à vous ?

— Princesse, il obéit à qui le possède.

Elle détache aussitôt la ceinture et tire la bourse de son corsage. Mais avant de les lui remettre, elle dit :

— Est-ce vrai qu'il obéit à tout le monde ? Laissez-moi donc l'essayer !

Petit-Jean est sur le point de lui remettre le cornet.

— Cette fois, puis-je me fier à vous ?

— Parole de Tomboso ! dit-elle, si le cornet est aussi bon pour moi, je vous remettraï la ceinture et la bourse.

Aussitôt qu'elle a le cornet, elle souffle dans un bout; rien. Souffle dans l'autre; cent mille soldats à son service.

— Princesse, qu'ordonnez-vous ?

— Prenez ce scélérat, et faites passer l'armée sur son corps pour qu'il meure sept fois.

L'armée passe sur le corps de Petit-Jean.

On le laisse donc pour mort. Mais il a sept vies. Il reste sept jours et sept nuits par terre, sans connaissance. Quand il revient à lui, il pense :

— C'est fini ! plus moyen de retourner chez mes frères.

Il se relève, mais il peut à peine se tenir sur ses jambes. Il part en boitant, prend un petit sentier, s'égare dans un marais où croissent des joncs plats. Marche tant bien que mal, et arrive à une clairière, puis à un petit verger. Affamé, il se dit :

— Je vais me traîner jusque là et mourir à l'ombre.

Il se jette au pied du premier pommier. Dans le pommier, il y a des fruits mûrs, tant de pommes que les branches ploient sous leur poids; à côté du pommier, un prunier est tout aussi chargé. Il pense:

— Avant de mourir, je vas me rafraîchir.

Il mange une pomme et se sent le nez tout drôle. Il est étourdi, prêt à tomber. Mange une deuxième pomme; la tête lui penche en avant. En mange une troisième et, son nez est devenu si long qu'il touche à la terre.

— Tonnerre ! dit-il, je vas mourir avec un terrible nez.

Il se traîne jusqu'au prunier, mais, incapable de se lever, il pirouette, donne un coup de pied en l'air, frappe la plus basse branche. Tombent des prunes. Il en mange une, en mange deux, et il se sent un peu mieux; il peut lever la tête. En mange une troisième. Jamais homme n'a eu si beau nez.

Pour en savoir le court et le long, il recommence à manger des pommes; le nez lui tombe par terre. Mange des prunes; son nez rapetisse à chaque bouchée. Il réfléchit:

— Mon affaire est bonne ! Mange des pommes, le nez pousse; mange des prunes, le nez rapetisse.

Il va au marécage, casse des joncs, se tresse un panier; casse encore des joncs, se fait un second panier. Il emplit un panier de pommes et s'en va au château du Tom-boso.

Devant le château, il se met à crier:

— Des pommes à vendre; des pommes à vendre !

La princesse, qui aime les pommes, envoie sa servante en acheter. À la vue de si belles pommes, elle se met à en manger à belles dents. Elle se sent mal et veut se lever. Tombe en avant, sur le visage. Se relève, veut courir vers son lit, se marche sur le nez.

Au lit, bien malade, elle envoie chercher le médecin. Le médecin arrive, la trouve le visage dans son oreiller. Lui tâte le pouls. Pas un soupçon de fièvre.

— Drôle de maladie, dit-il: vous n'avez pas de fièvre ! Montrez-moi votre langue.

Elle se met à crier à tue-tête:

— Le médecin vient de m'insulter !

On jette le médecin dehors.

Petit-Jean, qui attend le médecin au passage, lui demande :

— Bon médecin, je sais un bon remède. Prêtez-moi votre robe noire, votre bonnet carré et votre sac à médecine : je vous en donnerai forte récompense.

— Pas besoin de récompense !

Petit-Jean s'en retourne au marais pour chercher le panier de prunes, qu'il recouvre de feuilles fraîches. Avec son panier de prunes, revient au château en robe noire et en bonnet carré. On le conduit avec révérences à la chambre de la princesse. La servante dit à sa maîtresse :

— Je crois bien que c'est un docteur sauvage. Il n'a que des herbages.

— Faites-le entrer !

Il approche du lit, veut voir le visage de la princesse, mais elle reste la tête collée à ses oreillers.

— Comment voulez-vous, princesse, que je connaisse votre maladie, sans vous voir la langue ?

Elle va pour dire : Chassez-le ! mais il la prend par les épaules et lui tourne le visage en l'air.

— Ah ! princesse, vous avez un mâle nez !

— Il m'insulte !

— Il pourrait être encore plus long.

— Plutôt mourir ! S'écrie-t-elle.

— Prenez ces prunes, mangez-les et dites-moi ce que vous en pensez !

Elle mange les prunes. Son nez raccourcit.

— Ah ! quel bon médecin !

Petit-Jean lui fait manger des pommes, Pan ! le nez lui tombe en bas du lit.

— Princesse, faut-il le dire, vous avez une petite manie qui vous porte malheur : prendrè des choses qui ne vous appartiennent pas ?

— Monsieur, dit-elle, j'ai ici une petite ceinture, qui n'est rien du tout.

— Donnez-moi cette ceinture. Autrement, jamais je ne pourrais me comprendre, dans mon latin.

— Mieux mourir que donner ma ceinture.

— A votre choix ! Pour moi, je m'en vas.

— Patientez un moment ! dit-elle, détachant la ceinture. La voilà !

— Princesse, n'avez-vous pas encore quelque bagatelle qui ne vous appartient pas ?



— Oh ! rien du tout, dit-elle, seulement une petite bourse.

— Remettez-moi la petite bourse !

— Plutôt mourir !

— Prenez-en votre parti, princesse ! Il ne me reste plus qu'à m'en aller.

— Tenez, la voilà !

C'est au tour du cornet.

— Ah ! dit-elle, je l'ai eu d'un petit jeune homme. Je ne vois pas à quoi il pourrait vous servir.

— Princesse, mangez cette pomme !

Mange la pomme, le nez rallonge encore. La voilà au désespoir. Elle crie :

— Moi qui vous ai donné la ceinture et la bourse !

— Il me faut encore le cornet.

Il lui faut, bien à regret, se séparer du cornet.

Petit-Jean lui fait manger le reste des pommes et des prunes, jusqu'à ce que son nez soit justement d'un pied de long. C'est encore un joli nez !

La princesse reconnaît enfin Petit-Jean, sous son déguisement.

— Oui, c'est moi, Petit-Jean. Vous m'avez bien maltraité.

— Pardonnez-moi, et venez que je vous embrasse, pour vous faire tout oublier.

— Je n'embrasse pas une princesse avec un pareil nez. On ne vous appellera plus la princesse du Tomboso, mais bien la princesse du Pied-de-Nez.

Petit-Jean, avec sa ceinture, a souhaité se trouver parmi ses frères. Ils l'ont reçu a bras ouverts. Pour moi, ils ne m'ont pas même laissé entrer, eux qui auraient pu me faire vivre comme un monsieur.

Je suis venu à pied, comme un gueux, pour vous raconter cette histoire.



## TARABON

Un homme et une femme n'avaient qu'un enfant, un fils. Son nom était Tarabon. Dès que Tarabon eut l'âge de raison, il se mit à la recherche de la sagesse. Dans un conte, tout passe vite. Le voilà reçu dans la sagesse.

— Je vas chercher l'Étoile de l'Aurore et je la trouverai, fût-elle plus loin que la lune !

Avant d'entreprendre ce long voyage, il retourne chez ses parents. Son père et sa

mère sont surpris. Ils l'avaient cru parti à tout jamais.

— J'ai choisi ma vocation, dit Tarabon. Je pars à la recherche de l'Étoile de l'Aurore.

— Mon pauvre enfant, nous sommes si vieux, si peu instruits. Nous ne te comprenons plus.

— Ah ! dit Tarabon, depuis que j'ai vu l'Étoile se lever, je ne suis plus le même.

— Mon mari, recommande la mère, donnons-lui un cheval et une bourse. Peut-être réussira-t-il dans ses recherches.

Le lendemain, au petit jour, Tarabon enfourche son cheval et part au galop. Il entre dans la forêt, prend le sentier et file. La forêt est profonde; le soir, il ne l'a pas encore toute traversée. Marche encore. Qu'aperçoit-il ? Un château. Frappe à la porte. Pas de réponse. Ouvre la porte et entre. Personne. Au fond d'une grande salle, il y a dans la cheminée un grand feu. Il approche du feu, pendant qu'il regarde autour de lui. Dans une porte ouverte, une femme morte, sans tête, est suspendue par les pieds.

— Ah ! se dit-il, tu n'es pas là pour tes bienfaits !

Il sort, va mettre son cheval à l'écurie, lui donne du foin et de l'avoine. Si vous aviez vu l'écurie ! Plus belle que le palais du gouverneur. Mais nulle part âme ou animal qui vive !

Il revient au château et, étendu sur un divan, devant le feu, il ouvre son sac pour y prendre son souper. Au-dessus de lui, il entend des pas précipités, cri cra cra, cri cra cra ! Les pas résonnent dans l'escalier. Qu'est-ce qui apparaît ? Un nain de deux pieds de hauteur, bossu, cornu, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les yeux verts, les cheveux embroussaillés, affreusement laid. Sur son dos, il porte un bœuf mort, un baril de vin, une corde de bois et une lèche-frite.

— Holà ! dit le nain, apercevant Tarabon, de la visite !

— Où vas-tu donc, avec ton bagage ? demande Tarabon.

— Préparer mon souper, répond le nain. Je vas rôtir le bœuf ! Nous souperons ensemble. Après ton voyage, tu dois avoir faim.

Une fois le bœuf rôti dans la lèchefrite, sur le brasier, le nain le prend, deux doigts aux épaules, deux doigts aux gigots, et cran ! d'un coup il le casse en deux, en offre la moitié à Tarabon :

— Mange !

— Me crois-tu capable de manger la moitié d'un bœuf ?

— Que tu es drôle ! reprend le nain. Tu es cinq fois plus grand que moi, gros à proportion, et tu ne peux pas manger ce que je te donne.

Pendant que le nain dévore le bœuf à belles dents, Tarabon, lui, se hâte, mais il fait à peine une coche dans la cuisse qui est sa part. Il dit à son hôte :

— J'ai une soif d'enfer.

— Ouvre cette porte, répond le nain, suis la grande allée et arrête-toi devant le chêne. Là tu trouveras un puits. Ouvre-le et attends un peu ! Si tu entends des bruits, si tu vois des choses, n'en fais pas de cas.

Tarabon sort du château. Arrivé au pied d'un gros arbre, il aperçoit un puits, l'ouvre aussitôt. Un fracas épouvantable sort du puits. Mais il ne se laisse pas effrayer pour si peu. Se penchant sur le puits ouvert, il

regarde. Que voit-il ? Des gens qui dans une rue se bousculent, des ivrognes, dans une auberge, qui se versent à boire, des hommes qui jouent aux dés, des filous qui coupent la bourse aux passants, des matrones qui piaillent, des femmes qui pleurent et des enfants morveux, déguenillés, qui se tirent les cheveux. Enfin, tout ce qui se passe de bas sur la terre. Le puits qu'il vient d'ouvrir est le Puits de Vérité. Pendant qu'il se penche sur le monde inférieur où le vacarme continue, il entend, au-dessus de lui, un chant si doux qu'il croit reconnaître le ramage du rossignol. Il se retourne et aperçoit un oiseau d'or portant dans son bec une étoile. L'oiseau s'envole aussitôt, disparaît. Tarabon pousse le seau dans le puits et le retire, au milieu de bruits étourdissants.

— Ah ! se dit-il, j'ai dû puiser le diable. Il regarde dans le seau et tâte de la main. Il y a un crâne dans le seau !

— Crâne possédé ! s'écrie-t-il, arrête ce vacarme ! Tu n'as bien été qu'une tête pendant la vie : une tête, ce qu'il y a, sur la terre, de plus sage ou de plus bête !

Le bruit s'arrête, il n'a plus soif.

Revenu à la grande salle, il dit au nain :

— J'ai puisé le diable.

Le nain met la main dans le seau.

— C'est un crâne, dit-il, en le tirant du seau. Prends-le, va le porter à l'écurie. Mets-le dans la crèche, près de ton cheval. Durant la vie, il savait bien des choses. Mais garde-toi, avant de quitter le château, de rien lui demander. Autrement je ne manquerais pas de faire sauter ta tête de tes épaules.

— Je me ris de toi, riposte Tarabon. Ce crâne n'est bon que pour toi.

— Non, un jour, la tête qu'il représente pourrait te servir.

Tarabon sort et porte le crâne à l'écurie, près de son cheval. Avant de le poser dans la crèche, il le regarde en face et il y reconnaît la tête. C'était d'une femme qui semblait l'animer.

— Ma Tête, as-tu la parole, toi ?

— Tiens, répond la Tête, tu as bien fait de me parler ! Ici, tu es chez le diable. Si tu m'écoutes, mon ami, je sauverai ta vie.

— Que faut-il faire ?

— Ton cheval, demain matin, aura engraisé de deux doigts sur les côtes et

reluira au soleil comme un diamant noir. Le nain viendra l'atteler et le conduire à la porte de l'écurie. Là, il l'examinera des pieds à la tête et il se penchera pour regarder sa patte gauche. C'est là ta chance. Saute à cheval, donne un coup de fouet et compte tout haut sept pas ! Frappe encore et ne regarde pas en arrière. Si tu te retournes, il te métamorphose en pierre blanche le long du chemin.

— Ma Tête, je t'écouterai à la lettre.

— Surtout, n'oublie pas : mets-moi dans un sac et apporte-moi en croupe avec toi.

La nuit arrivée, Tarabon se couche par terre, devant le feu. Il n'est pas aussitôt couché que le bruit de pas lourds, en haut, reprend de plus belle. Des lutins noirs, poilus, grimaçants et hideux, apparaissent dans l'escalier ; ils se bousculent et, l'un sur l'autre, roulent en bas. Apercevant Tarabon devant le feu, ils se jettent sur lui, le prennent par les pieds et se le lancent d'un côté de la salle à l'autre, comme ils auraient lancé une balle. Puis, ils le laissent tomber. Ils lui tirent les cheveux et lui pincement le nez. L'un d'eux crie :

— Je lui tordrai le cou !

La peur prend Tarabon. Il court à l'écurie, avertir la Tête.

— Ne crains rien, dit la Tête. Ils ne peuvent pas te faire de mal. Mais si tu veux dormir, tire le clou qui remue, sous la patte gauche de ton cheval, et mets-le dans ton gousset. Les lutins ont horreur du fer.

Rassuré, il rentre, se couche par terre et s'endort. Plus tard, dans la nuit, un bruit épouvantable le réveille: le château semble s'écrouler. Il s'élançe vers la porte. Mais tout ce qu'il voit, c'est une bande de petits nains qui, éclatant de rire, se mettent à pirouetter dans l'escalier, en faisant des polissonneries. Un lutin, accroupi près de la cheminée, le regarde venir vers le foyer, de ses yeux de chèvre. De longs cheveux retombent sur ses épaules; sa barbe bouclée lui sert d'habit, ses pieds sont fourchus, comme ceux d'un bouc, et il se ronge les griffes.

— Petit bougre ! dit Tarabon.

— Monsieur, répond le lutin, n'insultez personne; personne ne vous insulte.

Tarabon se recouche à terre, ferme les yeux et s'endort.

Le lendemain matin, Tarabon se rend à

l'écurie, détache son cheval et pend à sa ceinture le sac contenant la Tête. Le cheval, qui reluit comme un diamant noir au soleil, a gagné deux pouces de graisse sur les côtes. Fringant, il relève la queue, saute sur un pied, sur l'autre, se mâte et hennit aux quatre vents.

— Tu vois comme il est en jeu ! dit un nain assis dans la crèche. Va faire une course en croupe, autour du château.

— Je n'irai que si ça me plaît !

— Comme ça, j'irai moi-même, dit le nain, en posant la main sur la bride.

— Avant d'y aller, regarde à sa patte gauche.

Le nain n'est pas sitôt penché qu'il touche au fer qui cloche à la patte, et il tombe à la renverse. Tarabon saute en croupe, et donne un coup de fouet à son cheval, qui part au galop.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! compte Tarabon.

Les voilà à l'épouvante. La Tête, dans le sac, claque des dents. Et le nain, déjà loin en arrière, fait la tempête. Mais Tarabon se garde bien de se retourner. Bientôt il se trouve dans le milieu d'une forêt noire,

telle qu'il n'en a jamais vue. Effrayé, il pense :

— Ici je vas mourir.

À midi, il s'arrête et dit :

— Ma Tête, j'ai faim !

La tête répond :

— Regarde à ta droite, derrière la souche pourrie, qui est enchantée.

Tarabon y découvre un lapin pris à un collet de laiton. Il le saisit, l'écorche, le cuit à la brochette, sur un petit feu.

— Ma Tête, dit-il, mangerais-tu du lapin ?

— Ah oui ! je suis affamé. Depuis qu'on m'a suspendue entre ciel et terre, je n'ai ni bu ni mangé.

Il donne la moitié du lapin à la Tête, qui croque à belles dents la chair et les os. Tarabon, pensif, demande :

— Cette forêt est épaisse. Faut-il y mourir ?

— Tout dépend de toi, répond la Tête. Si tu ne cesses de marcher, tu arriveras à une rivière. Mais garde-toi de traverser cette rivière avant le soleil couché. Autrement tu t'y noierais.

Il remonte à cheval et se remet en route. Le sentier aboutit à l'eau courante.

— Ma Tête, une rivière !

L'instant d'après, un bac approche de la rive.

— Une batelière, dit Tarabon. Elle n'a qu'un œil, au milieu du front.

— Gentil voyageur, dit la batelière, monte dans ma barque.

— Ce n'est pas pour tes beaux yeux que je vas m'aventurer à traverser la rivière avec toi.

La batelière vire son bac de bord, en bougonnant et en montrant des dents longues et pointues.

Tarabon s'assied sur la rive, le coude sur le genou, le menton sur la main, et il regarde couler l'eau. Dans cette eau, claire comme le cristal, point de poisson, point de vie. A trois heures approche une barque, gouvernée par un vieux batelier, avec un nez en roupie à la brasse. De l'autre côté de la rivière se trouvent une maison, des bâtiments et un troupeau qui paît dans une prairie. A chaque coup d'aviron du vieillard, la barque fait un saut. Elle accoste. Après avoir attendu si longtemps sur la

rive, Tarabon a grand'envie d'embarquer. Mais il se souvient du conseil de la Tête. Le soleil est encore haut.

— J'ai supposé, jeune homme, dit le batelier, que vous n'aimiez pas à traverser avec une femme. Je suis donc venu moi-même.

— Je ne traverserai pas plus avec le batelier à roupie qu'avec la sorcière aux dents pointues.

— Bien, répond le batelier, vous ne traverserez plus de rivière, de votre vie.

— Reviens après le coucher du soleil, dit Tarabon. J'aurai peut-être changé d'idée.

Aussitôt qu'il a touché l'autre rive, le batelier met sa barque, sa maison, ses bâtiments, ses bœufs et ses chevaux sur son dos, et il part avec tous ses biens. Là où, le moment d'avant, était la prairie, se dressent les arbres d'une épaisse forêt.

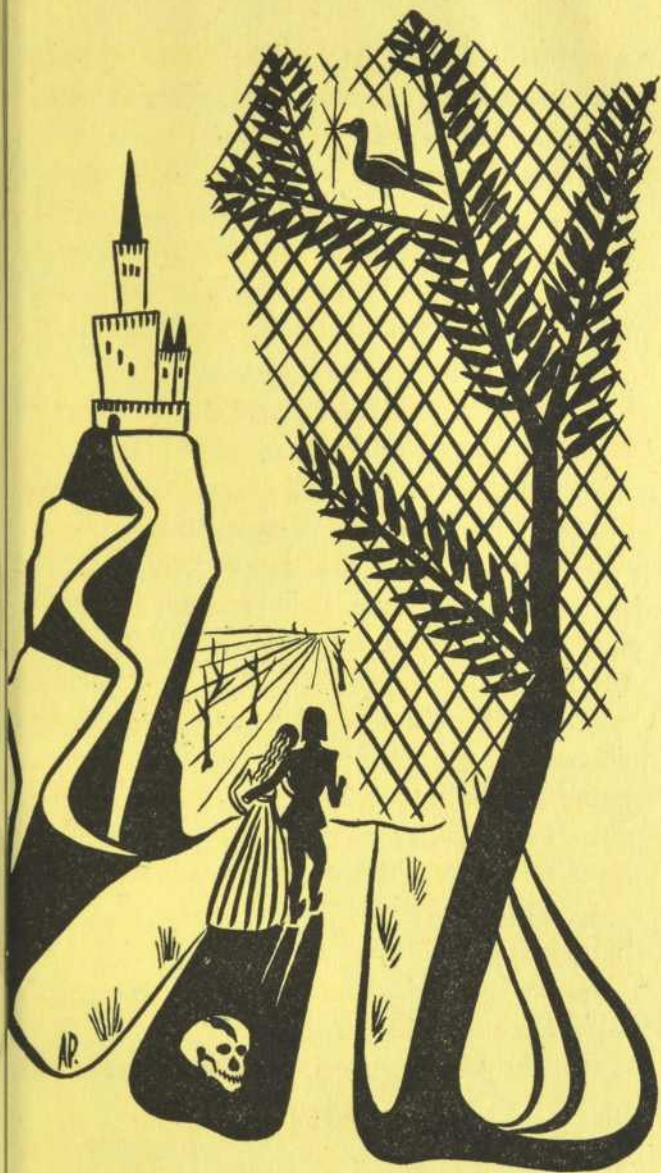
La barque apparaît de nouveau, au coucher du soleil, et le bonhomme à roupie bat encore l'eau à grands coups d'aviron.

— Ma Tête, voici le batelier !

— Le soleil est-il couché ? demande la Tête.

— Il se couche.

— Consens à traverser avec lui. De



l'autre bord, nous débarquerons. Le batelier disparaîtra et nous ne le reverrons plus. Il ne restera que la vieille sorcière, sa femme. Demande-lui à couvert pour la nuit et exige pour ton cheval l'écurie noire où le jour n'est jamais entré. Ne va pas accepter la chandelle qu'elle t'offrira; cette chandelle brûle de sortilèges; elle nous brûlerait.

— Ma Tête, ne crains rien !

La rivière une fois traversée, le batelier à roupie disparaît et Tarabon se rend à la maison. Là il demande à l'hôtesse, pour son cheval, l'écurie la plus noire au monde.

— Ah ! j'en ai une, répond la sorcière. Je vas vous donner une chandelle pour y voir clair; elle est si noire. Mais Tarabon refuse et va à l'écurie.

Voilà Tarabon dans l'écurie, à tâtons, cherchant à attacher son cheval. C'est à peine s'il trouve une crèche. Puis il sort et se dirige vers la maison. Des plaintes montent du sentier bordé de pierres blanches.

— Pourquoi, ma Tête, toutes ces pierres blanches ?

— Ce sont des jeunes gens comme toi. La fée les a métamorphosés.

Rendu à la maison, Tarabon demande

une chambre noire, où l'on ne voit pas le moindre petit jour.

— Ah ah ! répond la sorcière; j'ai justement la chambre qu'il faut. Il y fait si noir qu'il serait prudent d'apporter cette chandelle et de la laisser brûler sur la table.

— Je n'ai que faire de chandelle ! dit Tarabon.

— Chacun son goût, répond-elle. Du moins remettez-moi votre sac, que je l'accroche au mur.

— Personne autre que moi ne met la main sur mon sac.

Aussitôt logé, Tarabon demande à souper. Le souper est servi. Dans la plus profonde noirceur, il se met tant bien que mal à table. Il commence à manger, se pique les joues et se coupe les lèvres, tant il fait noir. La peur le prend.

— Ma Tête, dit-il, je me coupe, je me brûle, j'étouffe !

— Si tu veux de la lumière, dit la Tête, tu peux en avoir.

— Comment m'y prendre pour en avoir ?

— La sorcière porte à son doigt le diamant de clarté. Prie-la de te le vendre. Si elle te demande quel est ton prix, réponds-

lui que le prix est à son choix : ton cheval, ton épée, ton poignard, ton chapeau de plumes, ton habit ou tes pantalons. D'abord, elle refusera tout. Elle sait que tu as une Tête. C'est moi qu'elle veut avoir, pour me détruire : elle est jalouse de moi. Ne l'écoute pas ; autrement tu ne ferais pas un pas de plus.

Tarabon marchandé à la sorcière son diamant ; elle est prête à le céder à un prix, la Tête.

— Ma Tête, nous sommes finis.

— Patience, mon ami ! répond la Tête. Le diamant qu'elle te refuse, il est ici, dans le foyer.

— Comment le trouver ?

— Fais le tour de la chambre en tâtant partout. Arrivé à la cheminée, fouille les cendres. Sitôt que tu toucheras le diamant, il brillera comme le soleil.

Tarabon cherche partout, des pieds et des mains, si bien qu'à la fin il arrive à la cheminée et ne tarde pas à toucher de la main le diamant. Il se le passe au doigt, et la chambre devient claire comme en plein midi. Il soupe à son aise puis, retirant le dia-

mant, se déshabille, se couche et s'endort, la tête sur son sac.

Le lendemain matin, il est bien surpris de ne plus retrouver ses habits. La sorcière, pendant le sommeil, les lui a enlevés.

— Te voilà mal pris, dit la Tête.

— Tiens, regarde ! reprend Tarabon. Il n'y a ici ni porte, ni fenêtre. Nous sommes emmurés dans une caverne.

— Je sais, moi la Tête, comment tu peux t'en tirer. Mets le diamant entre tes genoux fermés et commande-lui : « Porte-moi avec mon cheval à la montagne des Sept-Clartés. » Le diamant lui-même refusera sur le même ton. Mais tiens-lui tête. Il s'agit de faire un maître.

Tarabon somme le diamant, entre ses genoux, de le transporter sur la montagne. Le diamant refuse sèchement :

— Non !

— Si ! crie Tarabon, à tue-tête.

Sitôt dit, il part comme une plume emportée par la tempête et atterrit sur les hauteurs des Sept-Clartés où le soleil roussit tout de ses rayons brûlants. C'est la pire épreuve pour Tarabon. Les cheveux lui

grillent sur la tête et sa chair se consume à vue d'œil.

— Bien, dit-il, ma Tête, c'est ici la fin de tout.

— Prends courage ! N'es-tu pas à la recherche de l'Étoile de l'Aurore ? Jamais tu n'en es venu si près. Regarde ce grand chêne dont la tête penche de tous côtés. Le reconnais-tu ?

— Oui, c'est le chêne qui se dresse près de la citerne où je t'ai puisé.

— Sur ses branches, tous les matins, le rossignol d'or apporte l'Étoile de l'Aurore dans son bec et fait entendre son ramage.

— L'Étoile de l'Aurore ! dit Tarabon.

— Oui, elle sera bientôt à la portée de ta main, si tu suis jusqu'au bout mes conseils. Sous ce chêne, tu vois une grosse pierre. Touche-la de ton diamant.

Il touche du diamant la pierre. La pierre se fend. Au-dessous, une caverne noire. À l'entrée, la sorcière se tient debout; elle l'attend.

— Donne-moi l'en-tout-cas qui protégera de la lumière ! dit Tarabon à son hôtesse. Voici le diamant en échange de l'en-tout-cas.

— Si je te donnais mon en-tout-cas, dit-elle, mon mari me battrait.

Tarabon, qui connaît la puissance du diamant, fait semblant de le poser sur la sorcière qui, épouvantée, lui remet l'en-tout-cas. Tarabon, sorti de la caverne, consulte de nouveau la Tête, qui lui dit.

— Mets-toi à l'ombre sous l'en-tout-cas; tu ne peux pas plus longtemps subir les rayons du soleil.

Aussitôt qu'il s'en recouvre, un sang nouveau circule dans ses veines et la vie lui revient. Au crépuscule, la Tête lui dit :

— Tes épreuves ne sont pas finies. La sorcière va jouer de son reste. Quand, la nuit, elle se présentera à toi sous forme d'une belle ténébreuse, ne te laisse pas enjôler, mais écoute bien ce que je soufflerai à ton oreille.

Le soir venu, des ombres commencent à envelopper Tarabon. Au moment de s'égarer à la suite de la belle Ténébreuse dans un sentier où elle cherche à l'entraîner, il la reconnaît à sa baguette de fée, qui jette des lueurs. D'un coup d'en-tout-cas, il fait tomber la baguette par terre et aussitôt la ramasse. Doué d'une force nouvelle il sou-

lève la sorcière de terre et la met en croupe derrière lui. Pendant qu'elle se plaint, Tarabon lui ordonne de lui remettre ses habits et son épée. Rendu à la caverne des ténèbres, la fée doit se soumettre à ses ordres. Revêtant en un tournemain ses habits, Tarabon remonte en croupe, entraînant la fée à la suite.

La sorcière passe ses doigts crochus sur le cheval, et cherche à l'arrêter.

— Si encore une fois tu touches à mon cheval, je te romps le cou et je te jette aux vautours.

Rendu un peu plus loin, il dit :

— La fée vois-tu ce grand chêne ? Je veux que tu le recouvres de fils d'araignée.

La fée tire de son tablier une quenouille et commence à filer sur son genou, mais sans se hâter.

Aussitôt qu'elle a tissé son fil et qu'elle en a fait un filet entourant complètement l'arbre, il lui commande :

— Va me chercher une pinte d'eau, puis l'échelle aux barreaux d'argent.

Bientôt elle reparaît sous un fardeau qui semble l'écraser.

— Pose l'échelle à l'arbre ! lui commande-t-il.

Dès que l'échelle est posée, Tarabon reprend la sorcière en croupe et, en attendant les premières lueurs du jour, il fait face aux pics de l'aurore.

— Laisse-moi donc partir, supplie la sorcière.

Tarabon la saisit par la nuque et l'envoie rouler par terre, pour s'en débarrasser. Elle prend la fuite avec les ombres de la nuit.

— N'oublie pas, dit la Tête, de me tirer du sac aussitôt que poindra l'aurore. Pose-moi sur le roc, au pied du chêne et verse sur moi la pinte d'eau.

Les collines s'empourprent. Une brise fraîche souffle les parfums de l'Orient. Ravi, Tarabon aperçoit le rossignol qui se pose sur le grand chêne. Il porte, dans son bec, l'Étoile de l'Aurore, qui module un doux ramage.

Touchant l'arbre de sa baguette enchantée, Tarabon transforme les fils d'araignée en petites chaînes d'or, de diamants et de rubis; ils ressemblent à la rosée. Le rossignol est prisonnier dans ce filet, et Tarabon lance un grand cri de joie.

— Victoire, ma Tête ! je n'ai qu'à monter l'échelle.

— Pas encore ! reprend la Tête, il n'y a plus que moi qui te retiens. Avant te t'emparer de l'Étoile, écoute-moi une dernière fois. Je veux que tu me poses sur la pierre, au pied de l'arbre, et que tu verses sur moi la pinte d'eau, Après, tu pourras me quitter.

Il met pied à terre, tire la Tête du sac, la pose sur le roc et verse sur elle l'eau qui ruisselle et pénètre dans ses orbites. La Tête se fend et, grande surprise ! il en sort une princesse toute rayonnante de beauté et de splendeur.

— Te souviens-tu, demande-t-elle, du puits d'où tu m'as tirée ? C'est le puits de Vérité. Te souviens-tu de la vieille femme sans tête, pendue par les pieds dans l'embrasement d'une porte ? C'était encore moi. J'étais victime des maléfices de la sorcière, au château des horreurs. Tu m'as délivrée, Tarabon. Je t'en remercie !

Elle part toute seule, dans un beau carrosse doré.

Tarabon court à sa suite, monte à ses côtés et l'embrasse avec transport. C'est

elle qu'il aime. Il a dû, n'en doutez pas, l'épouser.

— Et la belle Étoile de l'Aurore qu'il avait tant cherchée ? me demandez-vous.

Il a oublié de la rapporter. Tous les matins, elle se lève encore au firmament.



## LE DRAGON DE FEU

Une fois le roi, devenu vieux, dit à sa femme, beaucoup plus jeune que lui :

— Celui de nous deux qui survivra à l'autre ne se remariera point. Autrement, notre seul enfant Petit-Jean pourrait bien avoir de la misère.

La promesse faite, le roi s'en va à la chasse. La reine devient malade et meurt, avant le retour du roi.

Le roi, veuf, partait de nouveau pour la chasse, quand Petit-Jean lui dit :

— Mon père, s'il fallait aussi vous perdre, j'aurais bien du malheur.

— Console-toi, pauvre enfant ! Tu ne me perdras pas de sitôt.

Le roi, au milieu de la forêt, aperçoit une perdrix blanche. Il vise la perdrix et tire un trait ; elle tombe morte, dans les feuilles.

Grattant la terre, que le roi trouve-t-il ? Un arganeau d'or. Il tire l'arganeau et soulève une trappe. S'ouvre devant lui un jardin souterrain. Au fond de ce jardin se dresse château d'or et d'argent. Le long d'une avenue bordée de pierres blanches, il rencontre une magicienne qui lui demande de l'épouser.

— Ma belle dame, proteste le roi veuf, je ne puis pas me marier, à cause d'une promesse faite à la reine, ma femme, avant sa mort.

— Si tu ne m'épouses, je te métamorphose en pierre blanche.

La magicienne ne manque pas de charme, et le roi ne tient pas à achever ses jours en pierre blanche. Il l'épouse donc. Mais il ne l'a pas sitôt épousée que le jardin enchanté disparaît et la femme, devenue vieille et laide, marche à côté du roi, en boitant, et s'en revient avec lui au château.

Le roi emploie à l'année un petit vacher, qui garde son troupeau.

— Mon mari, dit la nouvelle reine, pourquoi tant de serviteurs. Ton fils pourrait bien s'occuper des animaux.

Le roi, sans volonté, finit par congédier

son vacher. A sa place voilà Petit-Jean vacher, dans les pâturages. Quand le vent souffle, à l'automne, Petit-Jean se blottit près des clôtures. A demi-vêtu, il tremble et les dents lui claquent. Le petit bœuf sort du troupeau des vaches, approche de lui et dit :

— Mon Petit-Jean, tu grelottes ?

— Oui, j'ai froid.

— Regarde dans mon oreille gauche : tu y trouveras un petit morceau de fer. Prends-le, pose-le par terre, et tu auras un poêle.

Petit-Jean prend le morceau de fer et le pose par terre. Ça lui fait un beau poêle, qui pétille, chauffe et souffle en l'air la fumée. Il se chauffe à son goût. Mais la faim lui tiraille l'estomac.

— Regarde dans mon oreille droite, reprend le petit bœuf. Tu y trouveras un morceau de toile. Prends-le, pose-le par terre et ça te fera une tente.

Mise par terre, la toile se change en une belle tente, et sous la tente, au milieu d'une nappe blanche, le repas est servi. Tout ce que Petit-Jean souhaite de manger, il le trouve par enchantement.

Comme le bœuf le regarde, le petit vacher dit :

— Tu m'as parlé tout à l'heure ? Nous allons causer, à présent que j'ai mangé.

Voilà Petit-Jean pris d'amitié pour le petit bœuf. Le soir, il monte sur son dos et revient en croupe au château. La belle-mère, qui l'aperçoit, en est fâchée.

— Ton vacher en a, des idées ! dit-elle au roi. Il se sert du bœuf comme d'une monture.

— Tais-toi donc, ma vieille ! Il n'a toujours pas la peine de marcher, lui qui, aux champs, se tient debout.

Petit-Jean, tous les jours, revient en croupe et la belle-mère se demande comment l'en empêcher. Les froids arrivés, elle propose au roi de faire boucherie.

— Mon petit bœuf, dit Petit-Jean, la vieille veut faire boucherie demain. C'est toi qui vas passer aux mains de trois bouchers. Comment faire pour te sauver ?

— Ne te mets pas en peine ! Dis aux bouchers que tu veux me tuer. Les bouchers demanderont : Sais-tu faire boucherie ? Réponds : « La boucherie, ça me connaît ! » Prends la hache, coupe la corde qui me re-

tient, monte en croupe sur mon dos et pour le reste, remets-t'en à moi.

Tout se passe, le lendemain, tel que le petit bœuf l'a prédit. La reine, sur le balcon, se promène en disant: « Du petit bœuf, aujourd'hui, je vas donc en manger ! »

Après avoir coupé la corde, Petit-Jean saute en croupe sur le bœuf, qui prend l'épouvante et saute en l'air.

— Tiens-toi bien ! dit-il à Petit-Jean.

D'un bond, le bœuf atterrit sur le balcon où se tient la reine. Il lui donne un coup de corne au front et l'envoie rouler dans le chemin. Puis il part avec Petit-Jean, pour des pays étrangers.

Le lendemain, le bœuf, qui court encore, dit:

— Petit-Jean, nous arrivons au jardin des fruits défendus, trois bœufs quatre fois plus gros que moi le gardent.

Il prend son élan, saute cent pieds en l'air et retombe avec Petit-Jean dans le jardin aux fruits défendus, où trois taureaux quatre fois plus gros que lui l'attendent en piochant la terre et en beuglant. La bataille s'engage et le petit bœuf tue les taureaux.

Encore une fois en route, le bœuf reprend la parole :

— Nous arrivons au jardin des fruits d'or. Personne n'y est jamais entré et je vas peut-être payer de ma vie le saut que je ferai. Trois taureaux aux cornes de fer m'y attendent. S'ils me tuent, ne t'apitoie pas sur moi. Lève ma peau du nez à la queue, mais laisses-y les cornes. Recouvre-toi de ma peau verte, et personne sur terre, ne sera plus fort que toi.

Une lutte à mort s'engage et le petit bœuf se fait tuer. Les taureaux aux cornes de fer, éventrés, tombent à côté de lui. Petit-Jean, sans perdre de temps, écorche son bœuf et se revêt de sa peau. Le voilà, les cornes en tête, fort comme Brabant.

— Il faut, dit-il, que je m'essaie.

Il pousse ses cornes sous un chêne de six pieds de souche et renverse le chêne.

— Tonnerre ! dit-il, mon petit bœuf n'a pas menti.

De là, Petit-Jean se rend chez le roi des Maigres-Pâturages.

— Sire le roi, n'auriez-vous pas besoin d'un serviteur ?

— Oui, répond le roi, j'en ai un qui, hier,

s'est fait tuer par les géants. Veux-tu prendre sa place ?

— Accepté ! dit Petit-Jean.

— Tu seras mon porcher, dit le roi. Demain tu auras soin des pourceaux. Surtout ne mène pas mon troupeau aux champs de mes voisins, les géants.

Petit-Jean, en gardant les pourceaux, qui ne trouvent rien à manger dans les pâturages maigres, approche d'un mur de cinquante pieds de hauteur, pousse ses cornes sous le mur, renverse le mur, fait passer ses pourceaux dans les champs qui verdoient sept lieues à la ronde, et il grimpe dans un chêne pour secouer les glands qui sont gros comme ses poings.

Il n'a pas trois fois secoué une branche qu'il entend gronder au loin. Qui voit-il venir ? Un géant de dix pieds de hauteur, criant :

— Tiens un petit porcher. J'en ferai mon souper.

— Ton souper, tu vas le gagner !

Le géant essaie de mettre la main sur Petit-Jean. Mais Petit-Jean, revêtu de sa peau de bœuf, prend le géant par les épaules, le soulève, le plante en terre jusqu'au

menton, et cran ! sur son genou, lui casse le cou.

— Mon géant, dit-il, tu ne recommenceras pas avec moi !

Le soir, le petit porcher ramène les pourceaux à la porcherie, ils ont engraisé d'un pouce tout autour. Le roi, surpris, se flatte d'avoir un si bon serviteur :

Petit-Jean, le lendemain matin, conduit son troupeau au domaine des géants et grimpe encore dans un gros chêne. Que voit-il arriver ? Un géant de vingt pieds de hauteur, les cheveux en broussailles et les yeux roulants.

— Aie, petit ver de terre ! crie le géant, que fais-tu, ici ? J'ai déjà mangé deux porchers ; tu seras mon troisième.

— Si je suis ton troisième, tu m'auras sûrement gagné !

Sans descendre de l'arbre, Petit-Jean attrape le monstre par les épaules, le soulève de terre et le lance à tour de bras contre le sol. Le géant enfonce sous terre jusqu'aux oreilles. Petit-Jean, le soir, ramène le troupeau à la porcherie. Le roi, voyant que ses pourceaux ont encore engraisé d'un pouce, s'écrie :

— Parole de roi, voilà un porcher sans pareil !

Le lendemain matin, Petit-Jean retourne avec le troupeau au domaine des géants et grimpe dans le gros chêne. Que voit-il arriver ? Un géant de trente pieds de hauteur, chevelu, poilu, barbu, cornu, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, aux dents d'ivoire, aux bras de fer et aux doigts d'acier.

— Aie, petit ver de terre ! dit le monstre, que fais-tu, ici ? J'en ai déjà avalé six, tu seras le septième.

— Si je suis le septième, tu l'auras gagné !

Petit-Jean lui pose une main sur l'épaule; le géant en gémit :

— Ah ! Petit-Jean, je te reconnais. Ne me fais donc pas mal. Je veux faire la paix avec toi.

Avec Petit-Jean, pas de refus. Il descend de l'arbre et marche à côté du géant : mais il ne dépasse pas la hauteur de sa cheville.

Le géant, ruminant une ruse, dit :

— J'apprends que tu ne manques pas de force. Si tu consens, nous allons essayer nos bras. C'est à qui de nous deux lancera le plus loin ma canne de fer. Elle pèse trois cents livres.

Après avoir fait tournoyer la canne autour de sa tête, le géant la lance en l'air. Elle va tomber à trois milles en deça du lac.

— Pristi ! dit Petit-Jean, tu n'es pas qu'un petit animal !

— Petit porcher, crie le géant, tu ne peux pas même soulever ma canne de fer.

— Attends un peu ! répond tranquillement le petit porcher. Mon frère est forgeron-cloutier, au-delà du lac, à sept milles d'ici. Il aurait bien besoin de cette belle barre de fer.

— Aie, Petit-Jean ! Ne vas pas lancer là ma canne ; j'en ai besoin ! Viens plutôt au château avec moi. Ma mère nous attend pour dîner.

Rendu au château avec Petit-Jean, le géant dit à la vieille ogresse, sa mère :

— Ce nain ne manque pas de courage ni de force. Le seul moyen de s'en débarrasser est de l'envoyer chercher le jambon qui fume, en haut de la cheminée. Quand il montera, versez sur lui le chaudron d'huile bouillante.

Petit-Jean, qui a l'oreille fine, a tout entendu. Aussitôt que le géant est sorti, Petit-Jean commande à l'ogresse :

— Allons, la vieille, marche, grimpe au haut de la cheminée, pour chercher le jambon qui fume !

L'ogresse grimpe de mauvais gré et, pendant qu'elle est en haut, Petit-Jean pousse au foyer le chaudron d'huile fumante et retire l'échelle.

Le géant, sur le toit, souffle à pleins poumons dans la cheminée. Et pouf ! la vieille, poussée comme un bouchon qui saute, tombe dans l'huile. Elle y tourne en croquignole.

Le géant, déterminé d'en voir le bout, se retourne vers Petit-Jean et lui lance un défi :

— Mon jeune homme, nous allons nous mesurer. C'est à qui de nous deux mangera le plus de bouillie.

— D'accord ! répond Petit-Jean.

Pendant que le géant met la bouillie au feu, Petit-Jean coud la peau de bœuf qui lui donne sa force, en fait un sac, se fourre dans le sac. Le sac s'entrouvre sous son menton et se termine par un trou à la queue de bœuf, entre ses pieds. La bouillie n'est pas sitôt prête que le géant la sépare en deux moitiés. Trois seaux pour lui-même et trois seaux pour l'autre.

— Mangeons la bouillie, dit Petit-Jean.

Mais tournons-nous dos à dos. Mon haleine, quand je mange, n'est pas trop bonne.

Pendant que le géant avale sa part de bouillie, Petit-Jean, verse la sienne dans la gueule de son sac sous son menton. Il pousse, de ses pieds, le trou du sac sous le banc du géant. Là la bouillie sort à flots.

— Ah ! gémit le géant, que je suis malade !

— On pourrait l'être à moins, dit Petit-Jean. Regarde sous ton banc !

Le géant, voyant une mare blanche, n'en revient pas.

— Moi aussi, dit Petit-Jean, j'ai mal au ventre, mais je connais le bon remède.

Il prend son couteau et d'un tour de lame découd son sac de peau. Le reste de la bouillie coule à ses pieds.

— Faudrait que je m'en fasse autant, dit le géant.

Il saisit le couteau et se l'enfonce dans la panse. La bouillie s'échappe et il tombe à la renverse, mort.

Le géant mort, Petit-Jean, visite son nouveau domaine, arrive à la hutte aux chiens, où sept griffons se lancent vers lui, en aboyant. Mais il n'a pas sitôt sifflé qu'ils

se couchent à ses pieds; ils reconnaissent en lui leur nouveau maître. A chacun des chiens il donne un nom: Fort, Raide, Hardi, Gueule-de-Fer, Prends-ma-garde, A-ton-maître, Feu !

Accompagné de ses griffons, Petit-Jean entre au château des géants, où demeure un roi prisonnier. Le roi s'inquiète au sujet de la princesse, la dernière de ses filles. Le Dragon de Feu doit la dévorer le lendemain, au lever du soleil.

— Malheureux père, dit Petit-Jean, permettez-moi d'aller délivrer la princesse !

Le lendemain, avant le jour, Petit-Jean se revêt comme d'une armure de sa peau de bœuf. Il part en cachette et s'en va, avec ses chiens, au rivage de la mer salée. La princesse lui dit:

— Étranger, que venez-vous faire ici ?

— Me battre avec le dragon !

— Renoncez à votre idée ! Bien d'autres, plus grands et plus forts que vous, vous ont précédé. Mais tous ont perdu la vie.

— Belle princesse, une vie de plus, vous en valez bien la peine ! Seulement laissez-moi me coucher jusqu'au petit jour à vos pieds. Réveillez-moi, au lever du soleil.

Au point du jour, la terre tremble et le ciel se couvre de sang. Le dragon, à l'orient, vomit du feu et darde le firmament de ses langues embrasées. Petit-Jean continue à dormir, pendant que le Dragon avance sur la plage et embrase le firmament. Les griffons de garde commencent à hurler, et la princesse, à pleurer.

— Mon beau prince, si tu ne te réveilles pas, nous sommes perdus tous les deux.

Elle le secoue. Le Dragon renifle si fort, la princesse étreint si fort son protecteur que Petit-Jean se réveille et aperçoit le monstre, la gueule ouverte, qui se prépare à la happer. Il commande :

— À moi, mes chiens : Fort, Raide, Hardi, Gueule-de-fer, Prends-ma-garde, A-ton-maître, Feu !

Les chiens en hurlant se lancent à l'attaque, tombent à belles dents sur le Dragon et lui font cent déchirures.

— Grâce, grâce ! supplie le Dragon, sursis jusqu'à demain matin !

Petit-Jean accorde sursis, rappelle ses griffons, tire sa révérence à la princesse, et part comme il est venu, sans se nommer. Redevenu porcher, il rencontre le roi, qui

lui rapporte la bonne nouvelle: un nouveau prince, ce matin encore une fois, a défendu la princesse, a repoussé le Dragon. C'est le plus beau de tous les princes.

Petit-Jean, le lendemain avant le petit jour, continue à explorer ses nouveaux domaines. Un sifflet d'argent est suspendu à la grande porte des écuries. Il l'aperçoit, le prend et siffle. Arrive à lui, en livrée, le valet des écuries.

— Maître, que voulez-vous ?

— Je veux que ma petite jument blanche soit étrillée et nourrie.

Aussitôt que la jument est étrillée et nourrie, il siffle de nouveau et commande au valet de brider et de seller sa jument. Il s'habille de sa peau de bœuf comme d'une cuirasse, pose à ses bottes les éperons de sept lieues et saute en croupe.

— Ma petite jument, crie-t-il, allons à la conquête du Dragon de Feu !

Arrivé devant la princesse, il va lui faire une grande révérence. La princesse demande:

— Étranger, que venez-vous faire ?

— Tuer le Dragon et vous délivrer.

— Me délivrer, pauvre jeune homme !

Y avez-vous bien songé ? Hier, un chasseur avec sept griffons s'est battu avec lui; il a à peine réussi à l'arrêter. Ce matin, le monstre sera sept fois plus terrible.

— Les Dragons, belle princesse, ça me connaît ! Celui-là ne sera pas mon premier. Seulement, il me faut faire un somme à vos pieds.

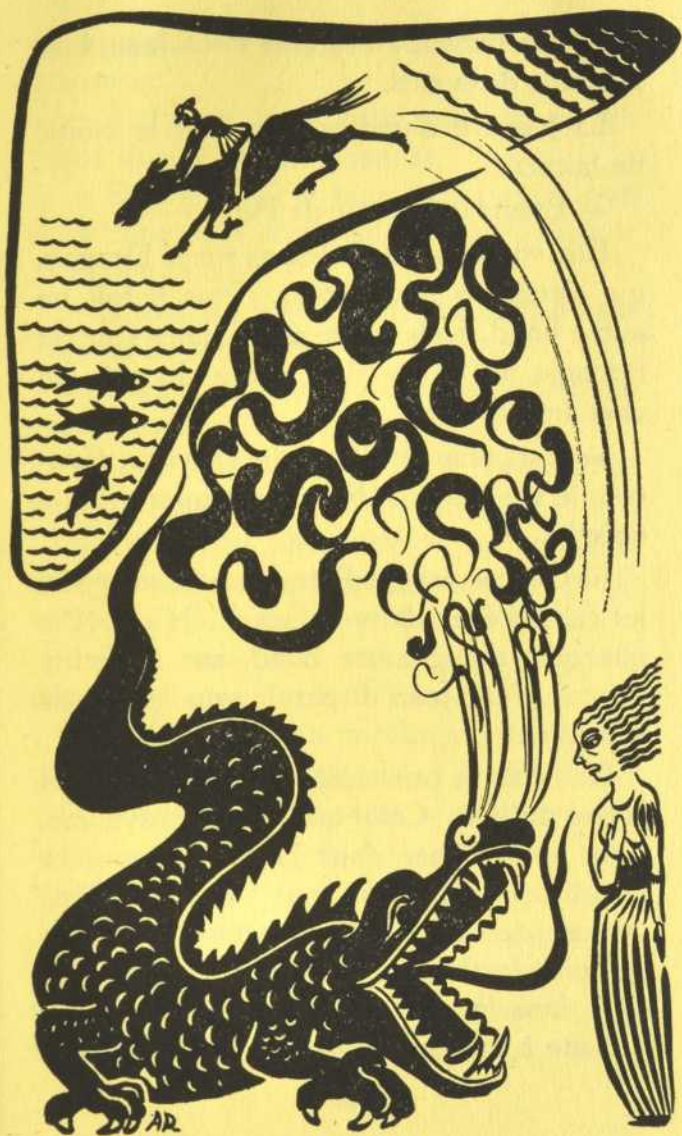
Il pose la tête sur les genoux de la princesse et tombe endormi. Au point du jour, la princesse secoue son défenseur endormi et lui dit :

— La boule d'or se lève !

Au mot boule d'or, Petit-Jean se réveille et monte en selle.

— Ma petite jument, commande-t-il, saute par-dessus la boule d'or, mille pieds en rond dans l'air !

Il éperonne sa jument si fort que le sang jaillit de ses flancs. La jument, d'un bond, saute par-dessus le soleil levant, que le Dragon de Feu tient encore dans sa gueule entr'ouverte. Tombe sur le Dragon, fait un bond de deux mille pieds dans l'air, retombe au bord de la mer, où le Dragon de Feu approche de la princesse pour la dévorer.



DO AR

— Ma jument ! ordonne Petit-Jean, bois la moitié de la mer.

La jument, d'une gorgée, boit la moitié de la mer.

— Éteins le Dragon de Feu !

Elle vomit mer et poissons sur le Dragon, qui s'éteint à tout jamais. Puis il fait un autre bond, trois mille pieds dans l'air, et retombe au milieu de l'armée du roi, qui cherche à le saisir.

— Car, nom de Dieu, dit un vieux Gascon, je vas toujours bien le marquer de mon épée !

Le Gascon frappe Petit-Jean de son épée, lui casse l'épée dans la cuisse. N'empêche pas que, d'une autre bond, sur sa petite jument, Petit-Jean disparaît sans laisser de trace.

Une fois la princesse délivrée, le roi fait battre un ban. Celui qui, dans le royaume, a un bout d'épée dans la cuisse épousera la princesse. Comme tous les jeunes gens veulent épouser la belle princesse, ils se piquent des bouts de faucilles et de fourches dans la chair. Mais l'épée cassée ne s'ajuste à aucun. Petit-Jean, le soir, arrive

en boitant avec ses pourceaux. Le roi lui demande :

— Toi aussi, mon petit porcher, tu t'es piqué du fer dans la hanche ?

— Sire le roi, j'ai tant couru après mes pourceaux, que je me suis enfoncé, dans le pied, une épine.

— Tiens, dit le roi, je vois un bout d'épée qui sort de ta cuisse.

Le roi fait venir le Gascon, qui ajuste son épée cassée au bout dans la plaie.

— Car, nom de Dieu ! dit le vieux guerrier, mon épée est au complet !

— Petit-Jean, demande le roi, peux-tu m'emmener la jument qui saute mille pieds en l'air et qui boit la moitié de la mer ?

— Oui, sire mon roi, répond le petit porcher.

Petit-Jean va à la porcherie chercher le plus gros de ses pourceaux. Le voilà à cheval ! Le roi, voyant venir le pourceau qui bondit quatre pieds en l'air, rit à s'en tenir les côtés.

— A présent que vous avez bien ri, dit Petit-Jean, je vas enfourcher la petite jument blanche. Elle, saute par-dessus la boule d'or, mille pieds en l'air.

— Comment, s'écrie la princesse, ce serait lui, le petit porcher, qui m'a délivrée ?

Sans lui donner le temps de respirer, il la saisit par la taille et la soulève de terre, l'emporte en croupe.

— Ma petite jument, dit-il, prouve au roi que c'est bien toi qui as éteint le Dragon de Feu.

Il n'a pas sitôt piqué la jument blanche de l'éperon qu'elle fait le saut de sa vie, bondit par-dessus la boule d'or mille pieds en l'air.

Le roi est si effrayé pour sa fille qu'il se pâme et perd connaissance. Mais il revient à lui assez tôt pour voir atterrir la jument avec Petit-Jean et la princesse, sains et saufs.

— Mes enfants, dit le roi, je vois qu'il est grand temps de vous marier.

Après le saut de la boule d'or, Petit-Jean et la princesse ne veulent rien de mieux que le mariage. J'en aurais fais autant. Ils célébrèrent de grandes noces. Le roi leur donna château, parterres, biens et royaume. Et à moi, il ne m'a pas laissé un sou.

## SOURCES

1. *La princesse du Tomboso*. Recueilli, en 1916, de Joseph Mailloux (Saint-Pascal, Eboulements, aussi de Marcel Tremblay, Saint-Joseph, Eboulements), ce conte féerique a, depuis, paru tel que recueilli, dans *The Journal of American Folk-lore*, janvier - mars, 1919, pages 112-116. Des variantes de ce conte existent, en particulier parmi les Ojibwas des Grands Lacs, au Canada, où Paul Radin en a retrouvé une.

2. *Tarabon*, conte féerique obtenu, en 1916, du même Joseph Mailloux, et publié sous le nom de « La Tête », dans la même revue, en même temps; pages 117-123.

3. *Le Dragon de Feu* provient d'Achille Fournier (Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamouraska), qui le raconta en 1915. Il parut dans le même *Journal*, janvier - mars, 1916, pages 31-37. Il est apparenté à la Bête-à-Sept-Têtes, conte très familier au Canada. Le sujet est celui du Dragon à une, à deux, ou à sept têtes, qui rend victimes de ses déprédations princesses, chevaliers, villages et bourgades. On finit par le maîtriser et le détruire. Les variantes de

ce conte mythologique (*Persée et Andromède...*) se sont multipliées en Europe, en Asie et en Amérique préhistorique. Un des thèmes les mieux connus parmi les sauvages de la côte nord-ouest de l'Océan Pacifique, ce monstre est descendu jusqu'au Mexique, où on le retrouve sculpté en pierre autour des pyramides, un peu à la manière du Sphynx en Égypte.

## TABLE DES MATIÈRES

La princesse du Tomboso	...	...	...	3
Tarabon	...	...	...	21
Le Dragon de Feu	...	...	...	43
Sources	...	...	...	63

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)  
le dix août mil neuf cent cinquante  
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*



## Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

---

1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ

2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES  
suivi de :

LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO  
suivi de :

TARABON

LE DRAGON DE FEU

4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT  
suivi de :

LES CHEVEUX D'OR

5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS  
suivi de :

POISVERT JOUE DES TOURS

MONSIEUR MICHEL MORIN

LE BONHOMME OUI-OUI

LE BÂTON D'OR

L'OEUF DE JUMENT

LE P'TIT P'TIT MARI

JEAN BARIBEAU

6ème Série : LA BAGUE DE VERTU  
suivi de :

SALADE ET POMMES D'OR

THOMAS-BON-CHASSEUR

*Plusieurs autres séries en préparation*

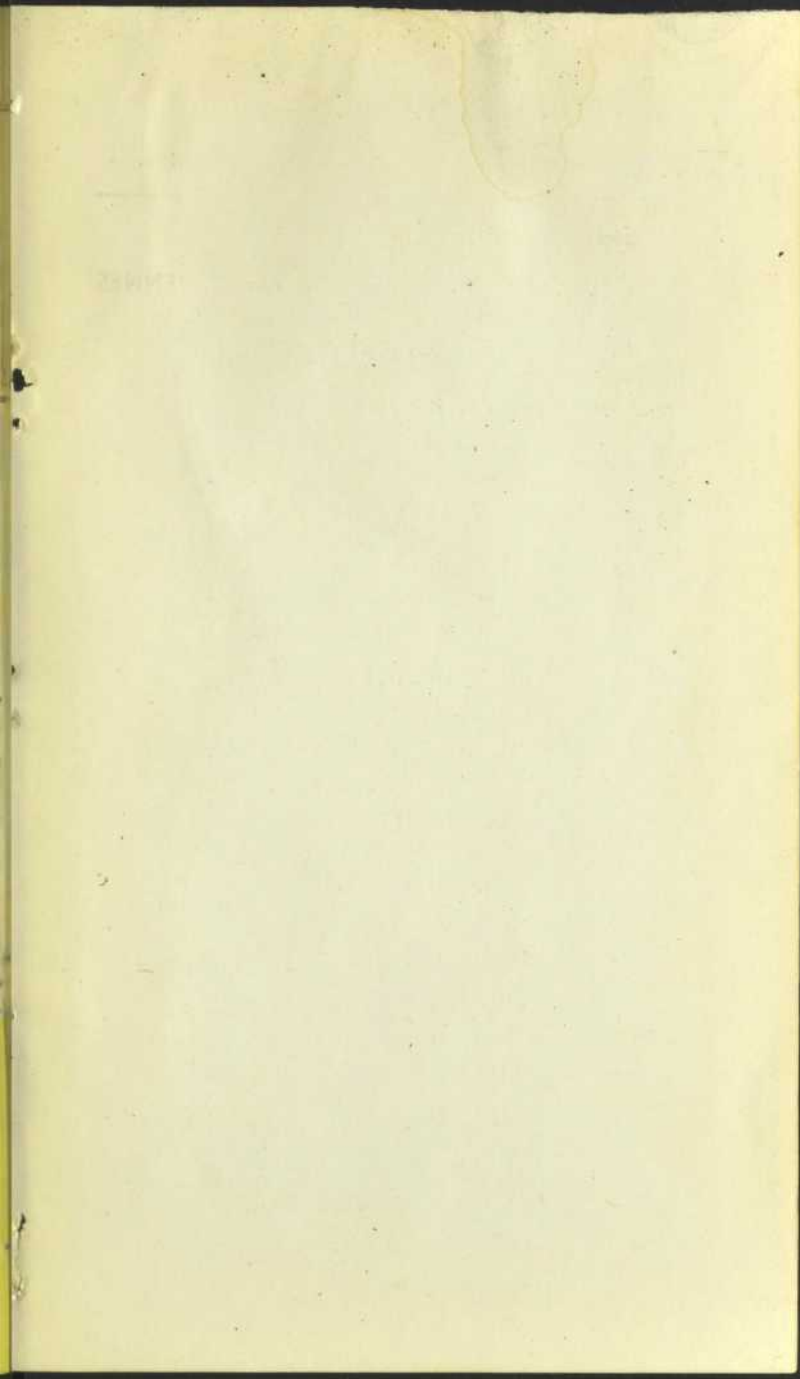
**LES ÉDITIONS CHANTECLER**

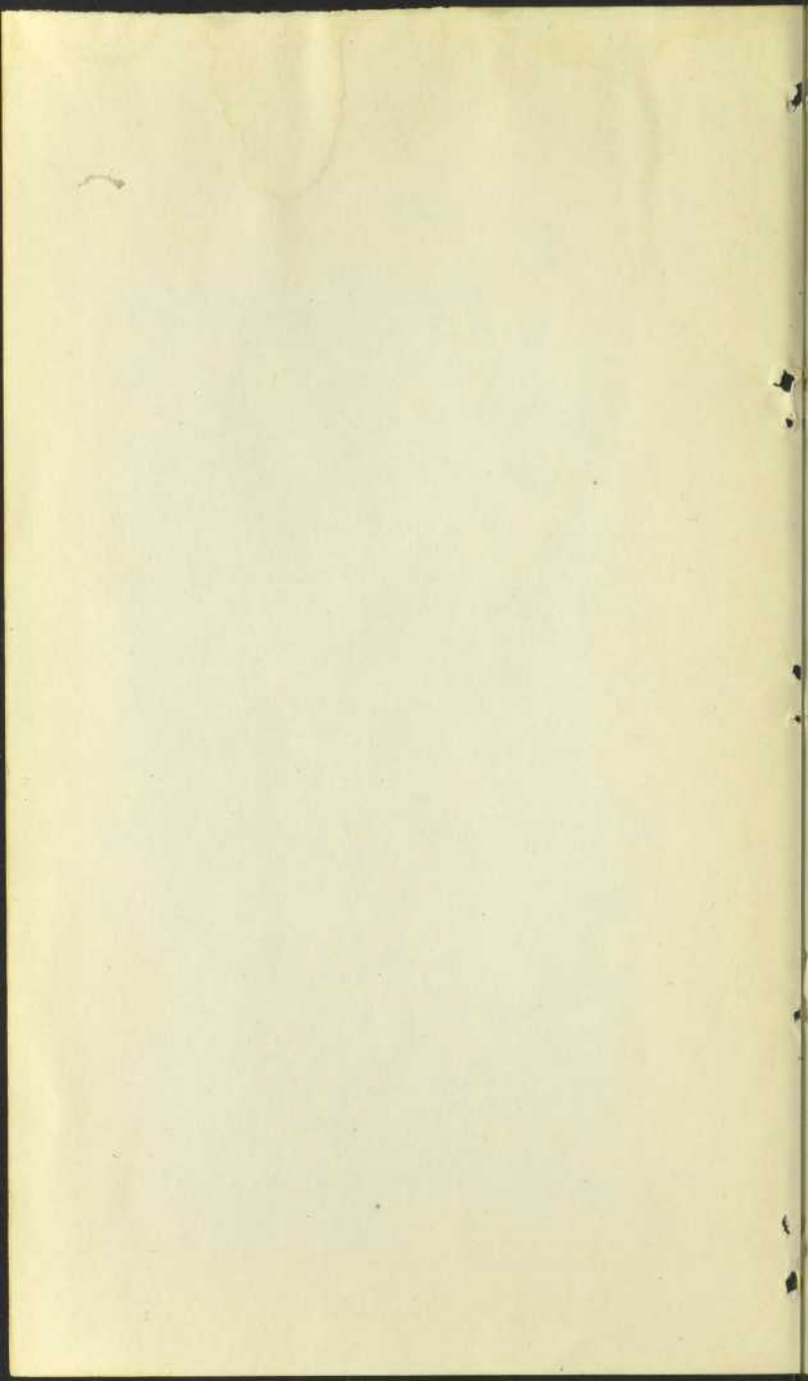
Ltée

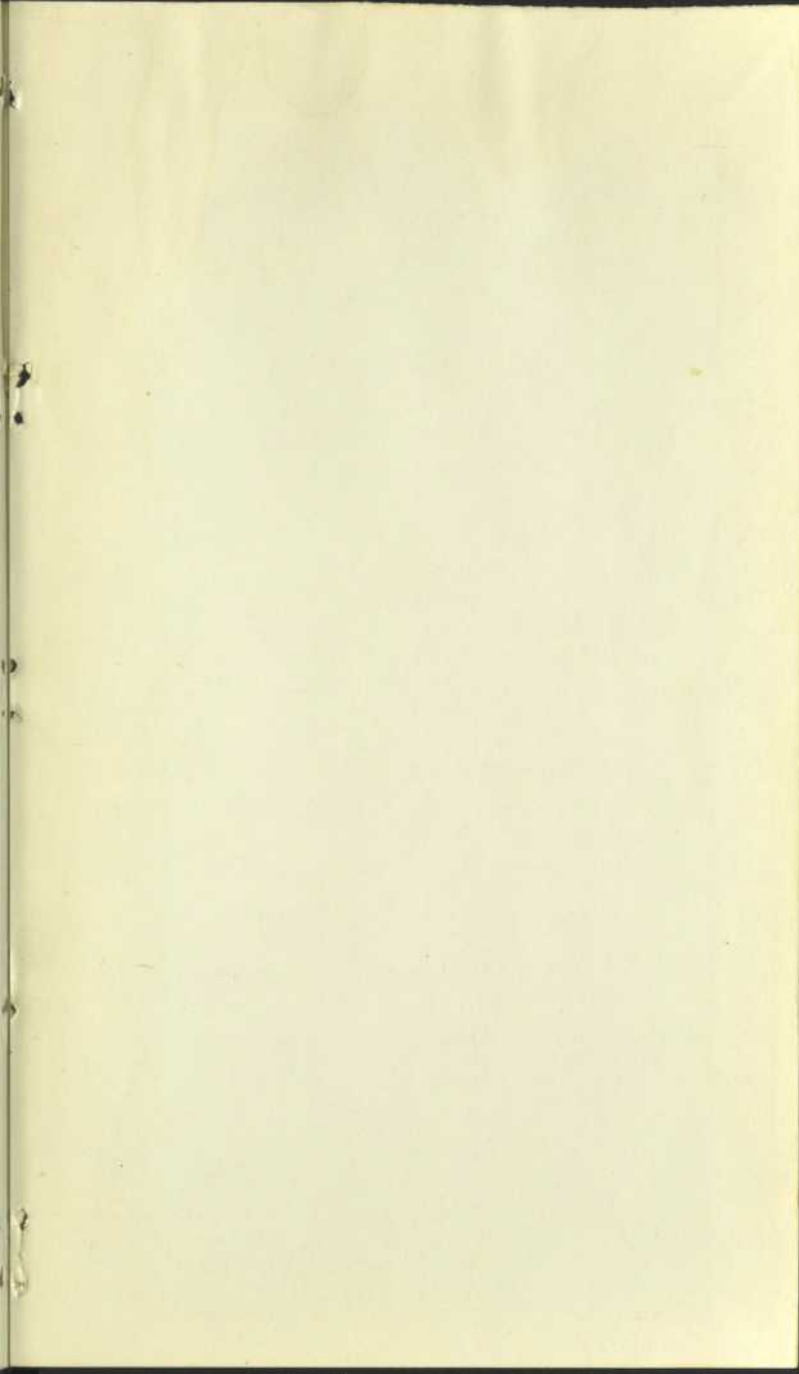
8125, ST-LAURENT

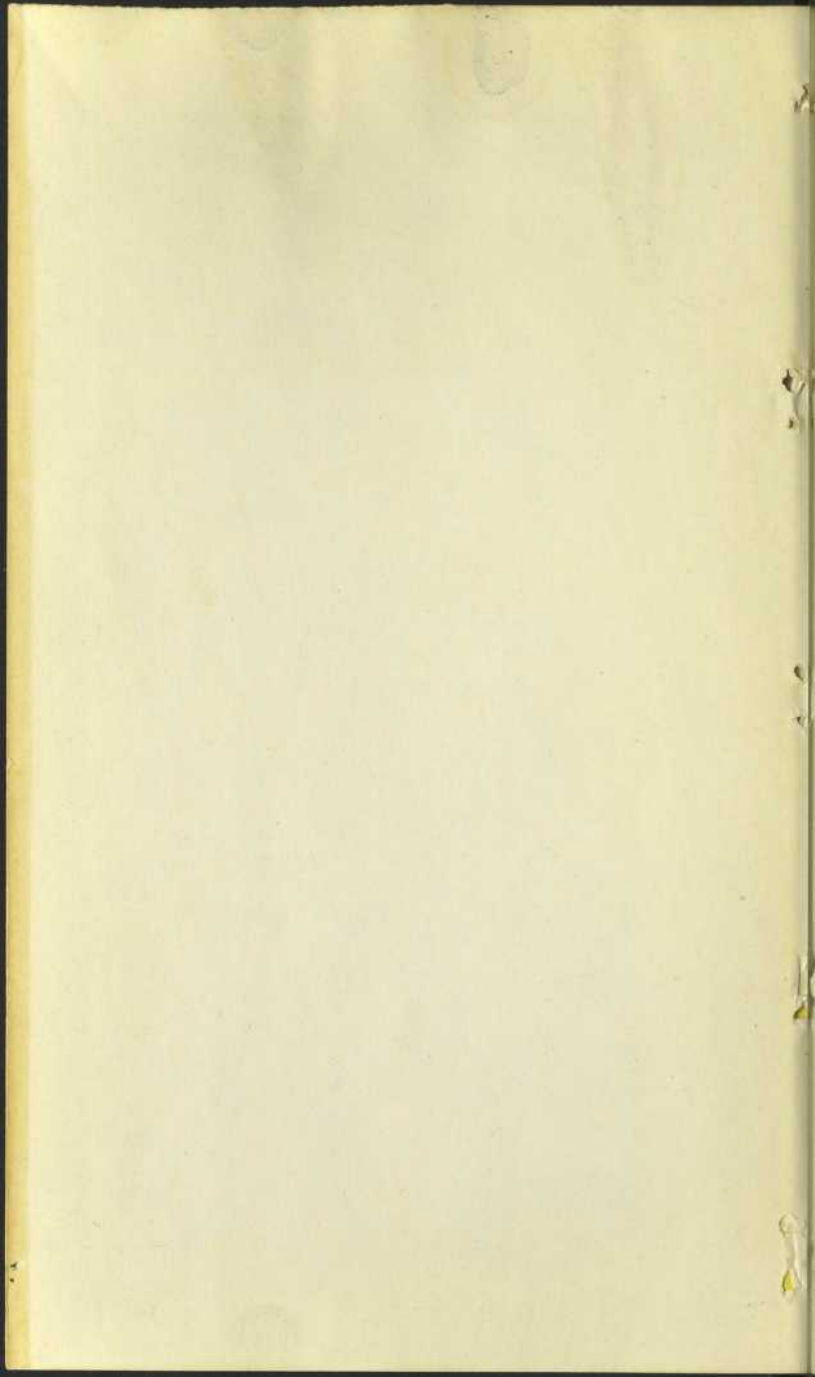
MONTRÉAL-14

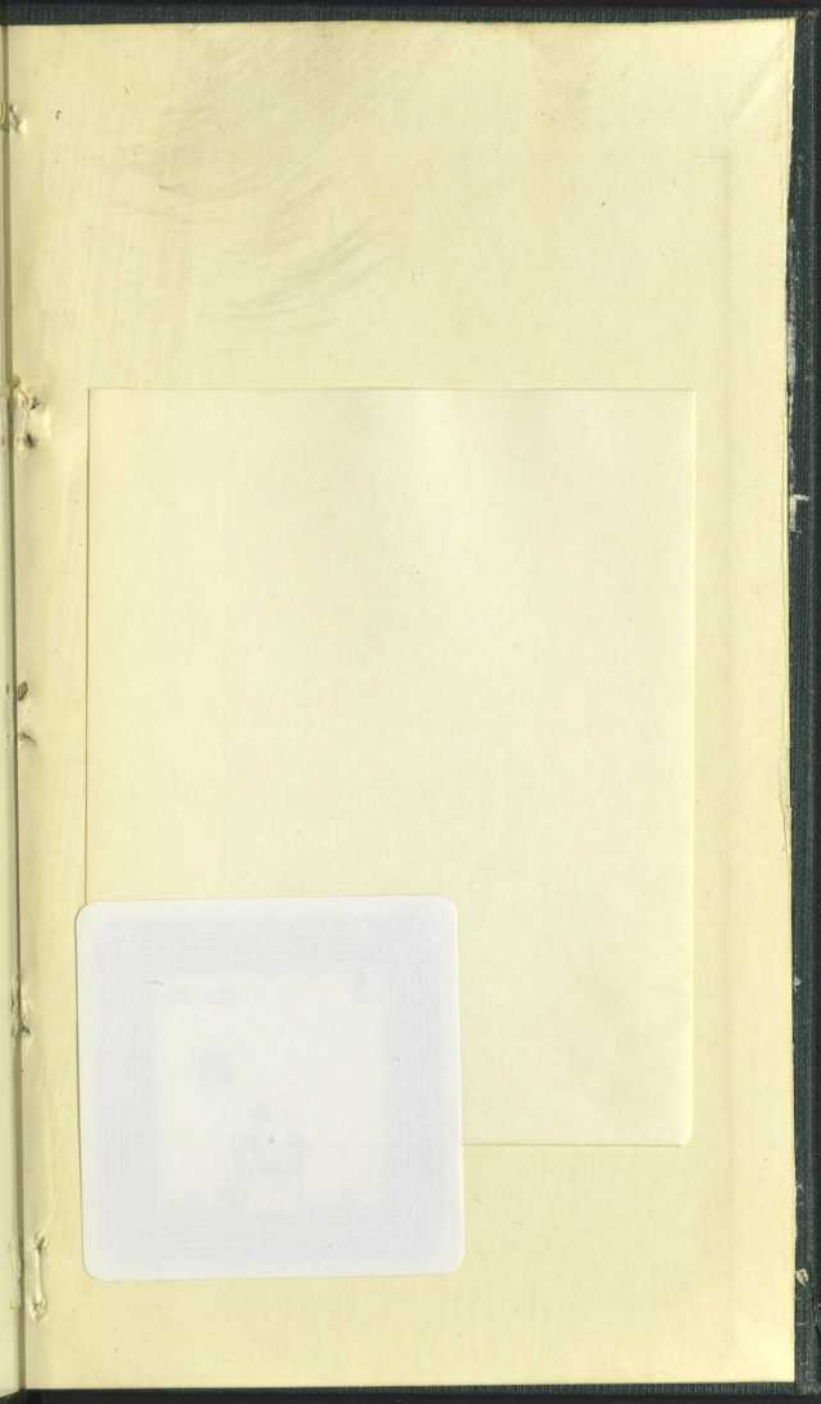
DUpont \* 5781











BNQ



000 435 497